Anthony Mangeon : La pensée noire et l'Occident

Bernard Mouralis

▶ **To cite this version:**

Bernard Mouralis. Anthony Mangeon : La pensée noire et l'Occident. Doctorat. Université de Cergy-Pontoise, France. 2011, pp.5. cel-01139402

HAL Id: cel-01139402
https://hal.science/cel-01139402

Submitted on 4 Apr 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Bernard Mouralis

16 0 2011

Université de Cergy-Pontoise

Séminaire de doctorat : présentation d'un ouvrage

MANGEON, Anthony, 2010, *La pensée noire et l'Occident. De la bibliothèque coloniale à Barack Obama*, Cabris, Sulliver, 303 p.

Cette importante étude qui s'appuie sur une vaste documentation africaine, occidentale et africaine-américaine se propose de « revisiter les manières par lesquelles des penseurs [blancs et noirs] ont produit de la philosophie et […] de la pensée. » (p. 9). Il est organisé en trois grands moments : dans un premier temps, l'auteur examine ce qu'il appelle, à la suite de V.Y. Mudimbe, la « bibliothèque coloniale » (p. 17-87) ; puis, sous l'intitulé « philosopher en Afrique », il étudie les aspects et les enjeux de l'activité philosophique en Afrique (p. 89-194) ; enfin, dans un troisième temps, il analyse les « politiques de l'indiscipline », montrant à cette occasion comment un certain nombre d'acteurs, tels William E. B. Du Bois ou Alain Leroy Locke, ont affirmé une double forme d'indiscipline : refus du découpage des savoirs en « disciplines » et refus des institutions scientifiques (p. 195-260). L'ouvrage se clôt sur une conclusion substantielle, « postures et postérités » (p. 261-267).

« Dans la bibliothèque coloniale » rappelle quelques unes des modalités à travers lesquelles l'Occident a tenté, depuis Hérodote, de penser le monde noir. L'intérêt de cette partie est d'abord d'ordonner avec clarté un domaine complexe qui ne peut se réduire à une vision clivée qui placerait systématiquement la pensée occidentale du côté de l'erreur et du préjugé et A. Mangeon met bien en perspective les différents types de rapport que cette pensée, au cours des siècles, entretient avec ces mondes « primitifs ». Parallèlement, l'auteur

se montre très sensible à un certain nombre de ruptures fondamentales qui ont marqué l'histoire de cette pensée. Ainsi, il montre qu'on ne peut en rester aux vue réductrices exprimées sur les « races » humaines par Cuvier, Gall ou Gobineau, car un tournant fondamental s'opère à partir du moment où un certain nombre de chercheurs ou de penseurs prennent en compte dans leur reflexion la catégorie de l'évolutionnisme et admettent le principe d'une unité de l'espèce humaine et de son progrès. C'est ce qu'on observe avec Comte, puis Spencer, qui affirme en 1876 : « les idées primitives sont naturelles et, dans les conditions où elles se produisent, rationnelles. »

Ce rappel conduit ensuite Mangeon à retracer une sorte d'histoire de l'anthropologie, en prenant comme angle d'attaque la façon dont ses principaux représentants ont répondu à la question suivante : « Comment l'Autre est-il susceptible de produire une pensée et selon quelles modalités ? » L'analyse insiste sur le rôle joué par Ribot et Lévy-Bruhl en France, Evans-Pritchard en Grande Bretagne, Boas et Radin aux Etats-Unis et souligne l'importance qu'Evans-Pritchard accorde aux langues africaines et au problème de la traduction en anglais des faits ou concepts relevés dans les sociétés africaines. Evoquant ensuite la période qui s'ouvre en 1945, A. Mangeon évoque trois auteurs : E. Guernier (*L'apport de l'Afrique à la pensée humaine*, paru en 1952), Tempels (*La philosophie bantoue*, paru en 1945) et Griaule (*Dieu d'eau*, paru en 1948) et note que leurs travaux ont « reconfiguré la rhétorique occidentale de l'altérité, et par là-même anticipé certaines voies du philosopher africain. » (p. 86). Mais leur travail a une portée limitée, dans la mesure où tous trois ont reconfiguré « systématiquement le savoir africain comme une gnose, c'est-à-dire comme une 'connaissance ésotérique' et une 'activité de spéculation personnelle', ainsi que l'a souligné le philosophe Valentin-Yves Mudimbe en revenant aux sources grecques du mot *gnosis* (Mudimbe, 1988 : IX). Dans cette confusion entre un sens objectif et un sens subjectif, entre un donné et un processus, la démarche reste cependant la même, qui poursuit la révélation

d'une chose cachée mais déjà là, bien réelle et pourtant secrète ou difficilement accessible. » (p. 86-87).

La deuxième partie, « Philosopher en Afrique », peut se lire comme une sorte de contre-champ de la première et sa grande originalité est de combiner constamment histoire de la production intellectuelle africaine et étude de concepts ou catégories de pensée. Ainsi, il rappelle le cheminement qui va des premiers penseurs comme S. Kaoze, Casely-Hayford, Kenyatta, Nkrumah, Danquah jusqu'à A. Kagame, auteur notamment de *La philosophie bantu-rwandaise de l'être* parue en 1955, et de ce dernier à Wiredu, Sodipo, Hountondji, Hampâté Bâ, C. A. Diop, Mamoussé Diagne, Souleymane Bachir Diagne et même à des auteurs de « fictions pensantes » comme C.H. Kane ou Kourouma.

Parallèlement, l'exposé gravite autour de quelques thèmes conceptuels revenant comme des leitmotivs. Parmi ceux-ci, on notera d'abord les considérations sur la notion de « contact culturel » dans laquelle se trouvent confrontées « les postulations contradictoires de la spécificité linguistique -ou philosophique- d'une part, et d'autre part, de la possible communication interculturelle. » (p. 101). On relèvera également toute l'importance que Mangeon accorde à la question de la relation entre langue et culture, à travers un certain nombre de modalités essentielles qui ne cessent de retenir l'attention des philosophes africains : langue et pensée, traduction des concepts philosophiques, possibilité de concevoir et d'exposer un discours philosophique sous une forme orale, problème étudié notamment chez Mamoussé Diagne. (p. 133-137). On sera sensible enfin au rôle que joue ici, et à vrai dire tout au long du livre, la notion de « schismogenèse », terme utilisé par Bateson dans sa théorie du contact culturel. Elle permet à Mangeon d'établir, à la suite du sociologue américain, une distinction particulièrement opératoire entre, d'une part, ce qui est proprement schismogenèse, lisible dans des attitudes de symétrie inversée (par exemple, dans l'afrocentrisme) ou, au

contraire, de complémentarité entre l'Afrique et l'Occident (par exemple, chez Senghor) et, d'autre part, la volonté d'établir des processus de réciprocité. (p. 94-95, 127, 162, etc.).

Cette dialectique entre schismogenèse et réciprocité est au cœur de la dernière partie, « Politiques de l'indiscipline », dans laquelle A. Mangeon va retracer l'histoire singulière de la pensée noire, à partir du moment où elle s'avise que, pour échapper au « magistère de la raison coloniale » (p. 195), il lui faut trouver autre chose que la schismogenèse -dans sa forme symétrique ou complémentaire- et cette libération prendra la forme de ce que l'auteur appelle la « réciprocité ». Mais cette réciprocité, avant d'être un principe moral, est d'abord prise en compte du fait que, s'il existe une « histoire occidentale de l'Afrique et de sa diaspora, il existe inversement une histoire africaine de l'Occident. » (p. 195). A cet égard, l'indépendance d'Haïti représente un fait considérable : « C'est en devenant […] des 'Lumières noires' que les Lumières ont connu leur plénitude. » (p. 198). Plus tard, on notera encore, dans les territoires dominés par la France, le rôle joué par les Africains et les Antillais dans le progrès de l'idée républicaine, notamment à travers l'action menée par leurs représentants au parlement français, comme le souligne Mangeon dans un développement intitulé « République et colonies » (p. 210-220). De même encore, l'examen de la pensée et de l'action de Du Bois et Leroy Locke montre comment ils surent se déprendre de la tentation de la schismogenèse en cherchant à faire bouger et les disciplines et la société, en infléchissant « les sciences humaines et sociales, pour penser avec elles les problèmes spécifiques de l'expérience afro-américaine sans pour autant les priver de leur portée universelle. Il s'agit, en un mot, de tester pragmatiquement ce que William James appelait ironiquement leur 'valeur au comptant'. » (p. 233). Leur parcours, qui annonce celui de Barack Obama, s'inscrit ainsi pleinement dans un double contexte, afro-américain et international.

La pensée noire et l'Occident est appelée sans aucun doute à devenir très vite un ouvrage de référence : ampleur de la documentation concernant le monde africain et le monde

africain américain et qui contient en outre un certain nombre de documents inédits comme, par exemple, la première thèse de Locke sur la notion de valeur écrite en 1910, rigueur du système conceptuel mis en œuvre, art de l'exposé conçu moins comme une histoire que comme un récit, plus musical que narratif.